

M. de Maisonneuve,—raconte M. l'abbé Faillon,—poussé par un sentiment de foi et de confiance, forma alors le dessein d'aller planter une croix au bord de la petite rivière qui commençait aussi à se déborder, et sur la rive de laquelle le Fort était construit, afin qu'il plût à Dieu de la retenir dans son lit, si cela devait être pour sa gloire, ou de faire connaître dans quel autre lieu de cette île il voulait être servi, au cas qu'il permettait que les eaux vînssent à envahir l'établissement qu'on venait de former. Il fit part de son dessein aux R.R. P.P. Jésuites qui l'approuvent, et en exposa aux colons les motifs dans un écrit qu'il fait lire publiquement, afin que tous connaissent la pureté de ses intentions, s'assurant de cœur à lui dans l'action de religion qu'il va faire. Là-dessus, il s'avance au bord de la petite rivière, plante la croix au pied de laquelle il attache l'écrit dont on vient de parler, et promet à Dieu de porter lui seul une autre croix sur la montagne de Montréal, s'il lui plait d'exaucer sa demande. (1)

Mais la tempête était loin d'avoir atteint son apogée. Elle redoubla de fureur la nuit suivante qui était celle de Noël. Le fleuve s'était changé en une vaste mer dont les vagues irritées faisaient rejallisir leur écumue jusqu'à dessus les palissades et venaient battre la grande porte du Fort, menaçant à chaque instant de l'entrouvrir et d'inonder le magasin qui contenait les munitions de guerre, les effets et tous les vivres nécessaires à la subsistance des colons. La petite rivière transformée en torrent impétueux, coulait dans un effroyable pêle-mêle ses glacons brisés et des buissons entiers détachés de ses rives. Rien ne saurait peindre l'horreur de cette nuit. Au milieu de l'obscurité la plus profonde, on apercevait, à la lueur vacillante de torches enflammées, les colons qui courraient ça et là, mêlant leurs cris et leurs appels au bruit lugubre des flots et aux sifflements de la tempête, tandis qu'une neige épaisse et fondante, chassée en tourbillons par un vent impétueux et glacial, leur soufflait la figure et les mouillait jusqu'aux os.

M. de Maisonneuve pourtant ne perdit pas courage. Quiconque aurait pu lire alors sur ses traits, y aurait vu—ainsi que sur ceux de la plupart des colons,—cette résignation calme et héroïque du vrai chrétien qui sait se soumettre, sans murmurer, à la volonté divine. M. de Maisonneuve, d'ailleurs, avait foi dans sa prière unie à celles de tant de braves gens; il espérait que Dieu daignerait l'exaucer, et sa confiance fut pleinement justifiée, car,—par un de ces changements atmosphériques si brusques et si fréquents en ce pays,—un calme plat succéda tout d'un coup à ce déchaînement des vents et des flots, et le fleuve et la rivière rentrèrent dans leur lit beaucoup plus vite qu'ils n'en étaient sortis.

La croix qu'avait plantée M. de Maisonneuve était demeurée debout. Tous les colons comprirent que Dieu même protégeait évidemment Villemarie et ses fondateurs, et qu'il n'avait voulu qu'éprouver et purifier leur foi, comme il éprouva et perfectionna jadis celle d'Abraham, en lui ordonnant le sacrifice de son fils Isaac. Aussi fut-ce avec une inéroyable ardeur que chacun mit la main à l'œuvre pour permettre à M. de Maisonneuve d'accomplir le vœu qu'il avait fait pendant la tempête. Tandis que les uns taillaient et ajustaient

la croix et son piédestal, les autres, sous la conduite de Gilbert Barbier, le minime, abattaient les arbres et les tuillages pour frayer une route, depuis le fort jusqu'au sommet de la montagne.

Tout fut prêt pour la fête des Rois. Ce jour là—6 janvier 1643—les missionnaires bénirent solennellement la croix, et pendant la cérémonie M. de Maisonneuve fut fait publiquement *premier soldat de la croix*. (1) Les assistants avaient tous les larmes aux yeux lorsque le prêtre tournait ses regards vers le ciel, et les mains tendues au dessus de la tête de M. de Maisonneuve à genoux au pied de sa croix, prononça d'une voix forte cette prière de l'Eglise: "Seigneur, nous prions votre clémence infinie de protéger toujours et partout, et de libérer de tous périls votre serviteur qui, selon votre parole, désire se renoncer, porter sa croix, vous suivre et combattre contre vos adversaires pour le salut de votre peuple choisi."

Après cette prière et les autres cérémonies du culte, la procession se forma et se mit en marche pour la montagne. "M. de Maisonneuve avait chargé sur son épaule cette croix, quoique très-pesante. Il la porta ainsi lui seul, à la suite de la procession, l'espace d'une lieue, par un chemin difficile et escarpé, ce qui ne contribua pas peu à rendre sa charge plus lourde encore. D'autres portaient les pièces de bois destinées pour le piédestal ou pour l'autel." (2)

Aussitôt qu'on fut arrivé au sommet de la montagne, M. de Maisonneuve y planta sa croix, et les ouvriers ayant ajusté le piédestal qui devait en même temps servir d'autel, le R. Père Du Perron y célébra la sainte messe à laquelle madame de la Peltrie communia la première. Cette croix, dans laquelle on avait encaissé de pieuses reliques, devint l'objet de pieux pèlerinages qu'on y fit depuis ce jour. (3) (4)

(1) Relation de 1643.

(2) Ecrits autographes de la Sœur Bourgeoys.

(3) Relation de 1643.

(4) Pour entretenir parmi les colons l'esprit de fermeté et de zèle, M. de Maisonneuve qui ne respirait que la gloire de Dieu et le sanctification des âmes, avait établi plusieurs pratiques de dévotion, entre autres une confesse intérieure dont le but était de demander à Dieu la conversion des Sauvages. Il composait non-seulement des hommes qui se donnaient entre eux le nom de frères, mais encore de dames résidant à Montréal qui y entraient en qualité de Soeurs. Il y avait parmi celles-ci: Madame de la Peltrie, Mlle Barre sa demoiselle de compagnie, Mme d'Allébon, Mlle de Boullogne sa tante, Mlle Mance et d'autres encore. Les hommes ainsi que les dames, firent dans cette intention un grand nombre de pèlerinages à la Croix de la montagne, malgré les risques qu'ils courraient, en exposant ainsi aux surrisées et à la cravate des Iroquois. Si cette crainte alors bien fondée, ni la peine et la fatigue de monter à pied au haut de cette montagne rude et escarpée, ne refroidissaient point la dévotion de ces dames qui ne laissaient pas d'y aller jusqu'à neuf jours de suite dans ces occasions, tôtfois en se faisant escorter par des hommes armés. (M. l'abbé Faillon).

Les personnes qui pouvoient quitter l'habitation, dit la Sœur Bourgeoys, allaient y faire des visites, à dessein d'obtenir la conversion des Sauvages et de les voir venir avec soumission pour être instruits. Il se rencontra qu'un jour, des quinze à seize personnes qui y étaient allées, pas une ne pouvait servir la Sainte Messe, Mlle Marie fut obligée de la faire servir par Frère Gédois qui était alors enfant, en lui aidant à prononcer les repous. Tout cela se fit avec bien de la piété. (Ecrits autographes de la Sœur Bourgeoys).